



ISSN 2258-4307

ISSN en ligne 2260-4278

Les variétés sémantiques du concept « corruption » à Goma : sociolectes, langages et discours

Gratien Lukogho Vagheni

Institut Supérieur Pédagogique de Kalehe, RD Congo

vlukogho@gmail.com

<https://orcid.org/0000-0003-2794-942X>

Reçu le 03-10-2020 / Évalué le 08-01-2021 / Accepté le 19-04-2021

Résumé

Il s'agit, dans cette étude, de cerner le langage lié à la corruption dans le microcosme sociétal de la ville de Goma et ses environs. L'analyse montre que, les pratiques de la corruption s'étant incrustées dans le comportement, elles ont engendré des créativité langagières pour désigner ces actes. Ce sont des mots, des énoncés et des langages non verbaux déjà popularisés pour dire la corruption d'une manière sémantique particulière. Les figures de style les plus couramment retrouvées sont la métaphore, la métonymie et surtout l'euphémisme. L'analyse des données est sémantique ou encore sémiotique en considérant ces discours dans leur contexte énonciatif précis.

Mots-clés : corruption, langage, détournement sémantique

The semantic varieties of the concept “corruption” in Goma: sociolects, languages and discourses

Abstract

This study identifies the language linked to corruption in the societal microcosm of Goma and its surroundings. The analysis shows that, as corrupt practices have become embedded in behavior, they have generated languages creativities to designate these acts. There are words, utterances and non-verbal languages already popularized to mean corruption in a particular semantic way. The most commonly found figures of speech are metaphor, metonymy and above all euphemism. Data analysis is semantic or even semiotic by considering these discourses in their precise context.

Keywords: corruption, language, semantic hijacking

Introduction

Les pratiques sociales courantes sont toujours véhiculées par la langue, les langages, les codes et les discours. Depuis les travaux de Labov (1976), l'évidence est que, du point de vue sociolinguistique, l'homme ne parle pas de la même façon

dans toutes les circonstances de sa vie. Ainsi, une même personne change considérablement d'usage, de langue, de variété et ceci en raison de ses interlocuteurs, de l'objet de son discours ou encore des conditions immédiates de production/réception. Tel est le cas des termes désignant certains actes considérés comme illicites ou tabous. Parmi ces termes, nous nous focalisons sur la 'corruption' et examinons la manière dont ce concept charrie des discours, des sens des codes à travers des pratiques langagières variées dans la ville de Goma. Mais, pourquoi le concept « corruption » ? Concept français, le mot « corruption » est parmi tant d'autres qui témoignent de la diversité sémantique des usages langagiers dans une situation congolaise de contact des langues où le français jouit des statuts de langue officielle, dans l'administration et seconde, dans l'enseignement.

Bien plus, souvent jugée endémique, en République démocratique du Congo, la corruption semble très présente, dans le parler et surtout dans les pratiques à telle enseigne que presque tous les services paraissent affectés. Ces *a priori* estiment que, dans ce pays, la corruption est systémique voire systématique. Ainsi, de l'école maternelle aux hautes institutions administratives en passant par les maternités, les services de sécurité, les recrutements et les petits contrats ou arrangements entre amis, il est rare de rencontrer quelqu'un qui vous rende service ou un droit sans exiger *quelque chose*. Depuis le Président Mobutu, le discours de *L'Article 15 ou Débrouillez-vous* fut ainsi consacré jusqu'à s'ancrer dans le parler quotidien. Certes, les pratiques de la corruption ne sont pas forcément le propre de la RDC, mais, dans le contexte congolais, au vu de la présence publique de ces actes et des pratiques langagières osées qui les accompagnent, ces langages variés liés à la pratique de la corruption ne peuvent pas laisser indifférent. Cette pratique de la corruption a entraîné la forge des énoncés et des lexèmes particulièrement euphémiques, métaphoriques, imagés, bref, des codes, lesquelles forges prouvent le dynamisme des créativités ou pratiques langagières autour d'un concept donné, ici, la corruption. La ville de Goma n'est pas non plus épargnée par ces actes et langages liés à corruption.

À propos de la thématique de la corruption en RDC, il existe une riche et abondante littérature réalisée par des chercheurs de tout bord, notamment, les acteurs de la société civile¹, les économistes, les juristes, les sociologues et les théologiens. Ces études se sont focalisées sur les conséquences morales et économiques de la corruption. Nous pouvons, sans être exhaustif, citer les études de Kibanda (2005), Tedika (2012) et les incessants rapports amplement documentés de Global Witness (2013). Mais, dans les limites de nos actuelles enquêtes préliminaires sur l'échiquier congolais, et plus particulièrement de Goma, nous pouvons prétendre que les études abordant ce sujet, dans une dynamique (socio) linguistique, ne sont pas encore attestées.

La langue et, principalement le langage codé, permettent de modifier le sens des mots dans un contexte précis de la corruption. Pour rappeler et paraphraser Labov (1976), qui suppose que la langue et les pratiques des langues dépendent de ce que font les humains, le langage lié à la corruption a trouvé une floraison dans des codes spécifiques et variés selon les contextes différents.

Ainsi cette étude est-elle ancrée en sociolinguistique urbaine, dans le versant de la sémantique énonciative et lexicale à travers des pratiques langagières variées autour du concept la « corruption ». Cette étude se propose de répondre aux questions suivantes : primo, celle de savoir comment la corruption est désignée dans le parler congolais de Goma. Secundo, celle de déceler les codes et les modalités linguistiques, stylistiques ou sémiotiques qui véhiculent cette thématique de la corruption. De prime abord, l'article définit les concepts et une brève appréhension théorique. Puis, l'article fixe l'approche méthodologique et, enfin, culmine sur l'analyse des données recueillies.

1. Appréhension des concepts

1.1. La corruption

La corruption est un acte illicite où le corrupteur paye le corrompu pour que celui-ci facilite la tâche. Le corrupteur peut vouloir accéder illégalement à son droit ou tricher pour en disposer. Il peut se sentir lésé, mais il se sent obligé de payer les services qu'on lui rendra. Le corrupteur et le corrompu enfreignent ainsi la loi, les règlements. Cela veut dire que les deux individus cautionnent intentionnellement la corruption. Par ailleurs, tout détournement des biens publics est une marque de la corruption. Il est hors de question de considérer la pauvreté comme cause de la corruption.

Dans le contexte congolais, en matière de lutte contre la corruption, on constate que dire n'est pas forcément faire. Il pullule de beaux discours de campagne qui dénoncent la corruption avec des énoncés et termes ronflants comme *bonne gouvernance, tolérance zéro, opération mains propres, finie la récréation, État de droit, La justice élève une nation*, etc. Nous constatons que les actes concrets appliquant ces vœux se raréfient, si non, les termes et énoncés de notre corpus ne seraient pas entendus sur la place publique. Le système semble s'être institutionnalisé. La crise d'éthique est au centre de la corruption, devenue tentaculaire et une maladie chronique. Kibanda (2005 : 12) appelle cette pratique de corruption *monstre*. À cet effet, il argue :

Le monstre-corruption, c'est l'image d'une société ou d'un organisme qui, au lieu de jouer un rôle de générer une société toujours renouvelée, de construire un développement qui tienne compte de la dignité de l'homme, de la justice distributive, de la moralité, des institutions de promotion des valeurs, écoles, entreprises, gouvernance, institutions civiles de protection sociale et de lutte contre la pauvreté, le fait contrairement à la nécessité d'une vie collective positive, pouvant entraîner un progrès soutenu. La corruption est donc un véritable monstre en RD. Congo étant donné qu'elle a dépouillé toutes les personnes de leurs capacités de générer un habitat nouveau, des conditions de vie dignes et décentes, de développer l'esprit créatif dans toutes les institutions et de supprimer les vices qui ont fini par ronger l'avenir de tout le pays.

Fort de ce tableau sans complaisance et sévère d'une société gangrenée par une corruption généralisée, il faudra comprendre le degré de cette monstruosité à travers les choix des mots, l'usage des codes et sens particuliers qui varient l'univers sociolinguistique du concept-cible.

1.2. La sémantique, les tropes et l'euphémisme

Le mot *sémantique* vient du grec *semantikos*, lui-même dérivé de *semainein* qui veut dire « signifier ». La *sémantique* est l'étude scientifique du sens des mots, des phrases et des énoncés. Dans cette perspective, la sémantique trouve ses origines lointaines dans la notion saussurienne du signe linguistique. Vu que les signes sont arbitraires et que les sens changent selon les contextes et les parlars variés, la sémantique est, depuis les théories énonciatives (Benveniste, 1974) et variationnistes (Labov, 1976), contrainte de recourir à la sociolinguistique. Quoiqu'il en soit, pour cerner le signifié d'un concept ou d'un énoncé, la sémantique reconsidère les relations de synonymie, d'antonymie, de polysémie, des sens propres ou figurés et du champ sémantique. Il va donc de soi que, avec toutes ces relations, la sémantique fait aussi intervenir les variations sémantiques du mot selon le contexte (Polguère, 2016). En ce sens, les aspects sociolinguistiques interviennent en sémantique en plus des mécanismes rhétoriques comme les figures de style et sémiotiques.

Globalement, sur les plans sémantique et rhétorique, les figures les plus utilisées dans les énoncés et lexèmes liés à la corruption sont des tropes de sens comme la métonymie, la métaphore, la synecdoque. Selon Neveu (2004 : 490), « le mécanisme sémantique des tropes repose sur l'expression linguistique d'une idée convenant à une autre idée, les deux idées étant reliées entre elles par un rapport d'analogie, d'inclusion, etc. ». En peu de mots, la particularité de ces figures dites, les tropes, réside au niveau de l'usage *déviant*, *inhabituel*, une *altération* du langage.

Elles jouent sur le sens figuré ou connotatif. Star des tropes, la métaphore est la plus utilisée dans tous les parlers de toutes les contrées du monde pour établir une ressemblance imagée ou symbolique.

À ces figures de sens ou les tropes, s'ajoute l'euphémisme, plus récurrent pour désigner la corruption, à la lecture de notre corpus. L'euphémisme est un code ou une figure de style qui adoucit des réalités pouvant choquer. Fromilhague (2014 : 112), quant à elle, suppose que

L'euphémisme est l'atténuation non feinte d'une vérité que l'on déguise parce qu'elle renvoie à des domaines tabous : besoins naturels, maladie, sexe, mort... Nommer la chose, ce serait lui donner une existence que les convenances, la superstition, ou des raisons plus personnelles demandent d'occulter.

Dans le cas de la corruption, les gens refusent le terme *corruption* de façon directe, mais l'utilisent dans un langage codé vu qu'il s'agit d'un terme tabou ou qui désigne l'appellation des actes violant les valeurs morales. Raison pour laquelle, Ricalens-Pourchot (2015 : 127) emphatise sur la dimension immorale dans quelques usages de l'euphémisme qui, selon elle, *embellit pour émousser des idées dures, désagréables ou tristes et ainsi les rendre plus supportables*. □ y regarder de près, les euphémismes contribuent à une véritable détérioration sémantique : les sens des mots sont déguisés non pas dans le sens analogique comme dans la métaphore ou de l'inclusion comme dans la métonymie. Toutes ces trois figures relèvent non seulement de la sémantique, mais aussi de la stylistique vu qu'elles traduisent un moyen particulier d'expression.

2. Approche méthodologique

2.1. Situation sociolinguistique des termes du terrain d'enquête

Les mots et énoncés récoltés sont issus de plusieurs langues. En effet, la ville de Goma atteste deux langues nationales dominantes : le kiswahili et le lingala. En plus de celles-ci se greffent le français jouissant du statut de langue officielle et de l'anglais, dont le statut se limite à la langue étrangère, mais gagne considérablement du terrain. En outre, la situation cosmopolite de Goma en fait une ville plurilingue : d'autres langues s'y parlent telles que le kihunde, le mashi, le kinyanga, le kinande, le kinyarwanda, le kihavu, le kitembo. Ceci souligne l'évidence d'un contact des langues où ce plurilinguisme urbain contribue à enrichir le champ sémantique et sémiotique du concept-cible qu'est la « corruption ». En cela, Calvet (2016 : 27) souligne que

la ville est le lieu par excellence de ces contacts de langues. L'urbanisation et les migrations font en effet converger vers les grandes cités des groupes de locuteurs qui viennent avec leurs langues et créent ainsi du plurilinguisme avant, parfois, de s'assimiler à la langue dominante.

Certes, le français demeure la langue officielle, mais les langues nationales et vernaculaires sont mobilisées, à la faveur de l'alternance codique, pour assurer la variation sémantique et discursive ; la diversité lexicale et énonciative du conceptible, la corruption, concept et pratique, plus présent dans l'administration et les services publics où le français est censé être pratiqué.

2.2. Récolte des données

Le recueil des données du corpus en « situation » a mis en valeur la diversité des usages en fonction de la diversité des locuteurs pour désigner le concept « corruption ». Plus concrètement, le corpus est constitué d'un échantillon aléatoire tiré du répertoire oral congolais récolté en ville de Goma. Cet échantillon comprend des lexèmes, des énoncés et des langages non verbaux. Nous les avons récoltés à la suite de notre observation indirecte et d'une enquête. Cette dernière nous a aidé à récolter plus de données. Ainsi, nous avons fait recours à trois groupes WhatsApp et Facebook d'étudiants-chercheurs linguistes, didacticiens et enseignants. Nous leur avons soumis le questionnaire suivant : *Donnez dix mots et dix énoncés ou discours qui désignent/ évoquent la corruption ou le fait de soudoyer.* Une cinquantaine de mots et énoncés nous ont été fournis ainsi que trois dessins.

Pour analyser ces données, nous focalisons l'attention sur le sens des codes verbaux et non verbaux. Il s'agit, en gros, d'une analyse du discours en contexte qui mobilise l'analyse morphologique, sémantique, sémiotique et stylistique.

3. Résultats : ce que nous apprennent les données

3.1. Les lexèmes

N°	Lexème	Langue	Sens/ Traduction
1.	Bunga/ Sukari ya batoto	Kiswahili	La farine/ Le sucre des enfants
2.	Bishogolo	Mashi	Feuille de plantes de haricots
3.	La carte	Français	
4.	Le cope	Congolisme	Coopération
5.	Kamayi /Mayi ya kunya	Kiswahili	De l'eau/ De l'eau à boire
6.	Kanyama	Kiswahili	De la viande

N°	Lexème	Langue	Sens/ Traduction
7.	Kiingiya pori	Kiswahili	Motivation pour entrer en forêt
8.	Kitu kidogo	Kiswahili	Quelque chose
9.	Kizi	Mashi	La corruption
10.	Le matabich	Kiswahili	La gratification
11.	La motivation	Français	
12.	La chèvre	Français	
13.	Le madeso ya bana	Lingala	Les haricots des enfants
14.	Le mangra/ Mankanya	Français	Manque à gagner
15.	Le massage	Français	
16.	L'opération retour	Français	
17.	Quelque chose	Français	
18.	Le rapport	Français	
19.	Sehemu yangu	Kiswahili	Ma part
20.	Le trésor public	Français	La poche/ le ventre du corrompu
21.	Le transport	Français	
22.	Les unités	Français	

Tableau 1 : Les lexèmes désignant la corruption

La lecture de ces syntagmes et lexèmes montre que, sur le plan sémantique, les lectures désignant la corruption, sont largement variés. En effet, les énoncés ci-haut contiennent ces types de figures de façon expresse. Ainsi, les syntagmes *bunga/ madesu/ sukari ya batoto* soulignent l'importance que tout parent même corrompu accorde à la farine, au haricot et au sucre, qui sont des métaphores de la survie dans l'imaginaire congolais. Tel est le cas aussi des concepts comme *la viande, les feuilles de haricot, de l'eau, des haricots*. Il s'agit ici des aliments les plus consommés. Le préfixe diminutif *ka-* devant *-nyama* semble réduire la valeur du bien à donner pour accéder à un service. Certes, *Kiingiya pori* désigne un don offert à un guérisseur tradi-praticien pour l'encourager d'aller chercher les remèdes dans la forêt et ainsi de rendre service, mais son détournement sémantique se situe au niveau de sa généralisation quand un agent de l'administration l'exige alors qu'il ne s'agit pas de la forêt. Ce détournement devient, non seulement métaphorique, mais aussi euphémique. L'euphémisme est encore plus éloquent dans le thème adjectival du kiswahili *-dogo* dans le syntagme *kitu kidogo*. Ce thème adjectival signifie *moindre chose*, car, sur le plan euphémique, ce syntagme désigne l'argent destiné à corrompre.

Le terme *cope* est largement utilisé dans le contexte congolais, non seulement pour désigner la débrouillardise ambiante, mais aussi une association d'amis pour acquérir les biens de façon illicite. Ce dernier sens exprime la corruption dans un langage figuré. Les termes *unités/ cartes/ transport* détournent le sens initial que désignent les unités de recharge pour l'appel téléphonique ou le transport pouvant faciliter le contact avec le chef qui puisse décanter la situation. Dans le cadre de l'enseignement universitaire, on entend souvent des enseignants de Goma exiger, en termes codés devenus des sociolectes comme la *bougie*, du *pétrole*, du *carburant*. Les pires des enseignants refusent de corriger les travaux des étudiants à l'absence de ces petits cadeaux empoisonnés. La bougie et le pétrole sont, dans le contexte congolais des marques de pauvreté surtout pour un fonctionnaire dépourvu d'électricité. Certes, la modicité des salaires de l'enseignant congolais est indéniable, mais elle ne fait pas de lui un indigent qui se réduit en mendiant jusqu'à l'indignité comme la corruption. En réalité, il s'agit d'une marque de corruption évoquée de façon euphémique pour atténuer le détournement sémantique du terme *argent*.

Le terme *kizi* désigne directement la corruption dans le parler courant de Goma et parfois de Bukavu. Dans la limite de notre recherche, nous ignorons l'origine linguistique de ce concept. Nous entendons les gens dire que, pour réussir, il faut donner le *kizi* ou il a réussi grâce au *kizi*.

Le terme *matabich* est issu du kiswahili et désigne une gratification. Pour corrompre, en effet, on donne le *matabich*. Ce *matabich*, dans une large mesure, loin de désigner une gratification innocente et juste, est une marque de corruption. Césaire, dans *Une Saison au Congo* (1966 : 24, Scène I, Acte 4), évoque cette réalité congolaise dans la stratégie proposée par le Quatrième banquier. Ce dernier, écrit Césaire, propose ce qui suit : « *Pour rendre traitable le Sauvage, il n'est que deux triques : la trique, mon cher, et le matabich* ». Globalement, comme chez Césaire, ce concept suppose une corruption de l'esprit qui amène le corrompu à fermer les yeux et ainsi demeurer exploité.

S'agissant de la chèvre, cet animal est largement utilisé pour soudoyer ou pour aller solliciter les faveurs d'une autorité pouvant décanter une situation compromise. La chèvre, chez beaucoup de peuples congolais, rend d'énormes services d'honneur comme la dot ou la compassion en cas de deuil. La chèvre, dans d'autres cultures comme chez les nande, est synonyme de solution à un problème. Mais, le recours au substantif 'la chèvre', dans beaucoup de sociolectes, montre que cet animal facilite un déshonneur masqué. Charles Djungu Simba (2002 : 22) est revenu sur le rôle ambigu de la *chèvre* dans ces propos :

Elle [la chèvre] intervenait en partout [...] le petit peuple l'avait appelée 'l'Intellectuelle', parce que, grâce à elle, n'importe quel problème trouvait solution. Un fonctionnaire aspirait-il à une promotion ? Une chèvre au Secrétaire Général de son administration, et notre huissier passait au grade de chef de bureau. Un procès risquait-il de mal tourner ? Une chèvre, de préférence un bouc, pour le juge et la cause était entendue. Le salaire d'un enseignant ou d'un fonctionnaire venait-il d'être bloqué ? Vite, une rapide descente à Kinshasa au service informatique de paie, avec de préférence deux chèvres dont l'une pour le 'chef' et l'autre pour l'agent qui 'était assis' sur le dossier [...]. Heureusement que les Intellectuelles étaient là.

Comme on le voit, le terme *chèvre* est devenu, dans le discours congolais, une métaphore, une métonymie, et par ricochet, un euphémisme de la corruption surtout quand l'animal est offert pour des cas illicites et compliqués. L'appellation d'*Intellectuelle* est ironiquement éloquente en ce qu'elle semble banaliser l'intellectuel dans ces pratiques : le véritable intellectuel n'est pas celui qui est juste, mais celui qui résout les problèmes, celui qui enfreint les règles pour réussir. Certains congolais désignent la corruption en 'intelligence pratique'. Le terme *motivation*, que l'on attend souvent, entre dans cette même logique pour désigner un montant susceptible de débloquer des situations compromises alors qu'on est en droit ou qu'on voudrait tricher. L'on entend souvent les gens dire : le droit se négocie. La *négociation*, dans la même veine de variation sémantique, cache le sens de la *corruption*.

Les lexèmes *mangra* et *mankanya* sont des substrats en apocope et en mot-valise à partir du syntagme *manque à gagner*. En effet, dans les discours congolais ambiants, la *différence* ou le *reste* de l'argent est souvent détourné. Par exemple, un magasinier, un caissier, un comptable ou un directeur a droit de fixer des prix élevés en vue de s'adjuger le *mankanya*, le reste.

Toute action visant à favoriser un acte illicite exige un *massage*, un terme utilisé pour désigner un maigre montant offert à l'agent. Accablé par la pauvreté qui le blesse et suite à des salaires modiques, cet agent exige le 'massage' pour exprimer, par détournement euphémique, la corruption.

Le syntagme *l'opération retour* est souvent entendu à Goma en général et en République démocratique du Congo en particulier. Ce syntagme entre dans le contexte des *retrocommission* qui désigne le fait que le bénéficiaire d'un marché ou d'un salaire, doit, pour en jouir, envoyer quelque chose aux autorités ayant facilité l'opération.

Les policiers de circulation routière ou autres agents de sécurité exigent le *rapport* aux chauffeurs. Ce concept est un détournement sémantique. Dans le contexte congolais de Goma, nous entendons les gens dire, *rapport njo kazi*, c'est-à-dire que *le travail*, c'est d'abord le *rapport*. Innocent, cet énoncé a subi des détournements orientés vers la corruption. Le *rapport*, en effet, désigne les papiers et documents du véhicule ou du chauffeur. Les policiers, pour se moquer de ces papiers, vrais rapports, déclarent qu'ils ne mangent pas les papiers. Par conséquent, le vrai rapport désigne, par métaphore, la corruption, ce *quelque chose*, même si le chauffeur est en flagrance, par exemple un mauvais stationnement, rouler à vive allure, ne pas être en possession des documents d'assurance ou d'un permis de conduire, etc.

Le syntagme *sehemu yangu*, traduit en kiswahili par *ma part*, désigne, dans les discours congolais infestés de corruption, ou *l'opération retour*, ci-haut évoquée. C'est-à-dire, dans le cas de *sehemu yangu*, pour qu'un marché soit exécuté dans une entité, le directeur, les autorités de toute la chaîne ou d'autres chefs subalternes qui *accompagnent* le dossier, exigent leurs parts (*sehemu*) avant d'apposer leurs signatures respectives sur les documents ou permis d'exploitation.

Le syntagme *le trésor public* suppose, dans le contexte populaire congolais, cette pratique de perception illicite des taxes et impôts en l'absence des guichets uniques et des quittances justificatives. Le trésor public est désigné, dans une métonymie, par la poche de l'agent percepteur.

Comme nous le percevons, les lexèmes français débouchent sur un détournement sémantique, preuve de vitalité de la variation sémantique du français en ville de Goma. Les lexèmes issus des langues nationales et vernaculaires congolaises sont des marques de congolismes utilisés dans une situation d'alternance codique et de contact de langues.

3.2. Les énoncés

N°	Énoncé	Langue	Sens/ Traduction
1.	Accompagner le dossier	Français	
2.	Ata madogo, leta tu !	Kiswahili	Apporte quelque chose.
3.	Balishamumezeshia kiasi	Kiswahili	On lui a fait avaler une patate.
4.	Erithul'omo byala	Kinande	Toucher dans la main.
5.	Erilebery'omundu	Kinande	Donner à quelqu'un.
6.	Eritheka	Kinande	Donner.

N°	Énoncé	Langue	Sens/ Traduction
7.	Erimera	Kinande	Avaler.
8.	Erimeresya	Kinande	Faire avaler.
9.	Et Dieu créa le voisin	Français	
10	Ezali eloko ya Leta, ya moto te.	Lingala	Ce bien n'appartient à personne. Il appartient à l'État.
11.	Faa vile petit !	Kiswahili/ Français	Fais cela petit !
12.	Il faut bouger.	Français	
13.	Il faut rester là où il y a l'argent.	Français	
14.	Kuloanisha ndevu.	Kiswahili	Mouiller la barbe.
15.	Kukata midomo.	Swahili	Couper les lèvres.
16.	Kupiga mupanga.	Kiswahili	Trancher à la machette.
17.	Petit, ona mbali/clair	Swahili et français	Petit, il faut voir loin/ clair.
18.	Réussir grâce aux points sexuellement transmissibles	Français	
19.	L'argent appelle l'argent	Français	
20.	La chèvre broute là où elle est attachée	Français	
21.	Saluer le chef	Français	
22.	Se retrouver	Français	
23.	Yiba na mayele	Lingala	Vole intelligemment.

Tableau 2 : Les énoncés exprimant la corruption

Ces énoncés, inclus dans leurs contextes respectifs d'énonciation, expriment la corruption. En effet, l'énoncé *accompagner le dossier* se dit, dans le contexte congolais, des manœuvres mises en place pour débloquer une situation compromise. Par exemple, avec la lourdeur administrative ou les trafics d'influence, un candidat à la fonction publique peut voir son dossier recalé si celui-ci n'est pas accompagné en termes d'argent ou de chèvre comme le dirait Charles Djungu-Simba (2002). Avant de déposer un dossier d'embauche, celui-ci doit être bien accompagné. Cela vaut aussi pour d'autres droits en vue de passer d'un grade à un autre.

Lorsqu'un agent de contrôle fiscal arrive dans un commerce, en l'absence d'un guichet unique, le propriétaire est sommé de payer le *madogo*. L'énoncé *Ata madogo !* dans le propos de l'énonciateur de Goma, s'étoffe bien dans un ton adoucissant euphémique : venu avec un ton menaçant, l'agent cède facilement aux

charmes de peu d'argent. En fermant les yeux, cet agent cautionne l'infraction. Tel est le cas aussi des énoncés *Il faut bouger/ faa vile petit/ ona mbali/clair*. En effet, bouger est un verbe dont le sens est détourné : bouger la main, c'est-à-dire poser un acte concret pour que le dossier passe vite. Poser cet acte amène l'intéressé à *voir loin, clair*. La vision de loin, dans le contexte des énonciateurs, suppose que, les dossiers ne peuvent pas passer sans que le propriétaire ne pose préalablement un acte précis de corruption. Autrement, la vie sera *sombre*, par opposition à *clair*. La modalité, manifestement, impérative dans *Leta* (apporte)/*Ona* (Vois), incite le potentiel corrupteur à céder.

Pour le peuple nande, l'énoncé évoqué ci-haut, dans la quatrième entrée est traduit de manière euphémique en *toucher dans la main/ donner à quelqu'un/ donner*. Les énoncés *Balishamumesha kiasi/ erimera/ erimeresya* sont des marques de corruption que les gens dénoncent. Avaler la patate est une métaphore de se taire ou de cautionner le mal. Outre le fait que la patate symbolise la vie *echiribwa* = littéralement « ce qui est mangeable, ou la nourriture », cet aliment, dans la culture des peuples vivant à Goma, marque l'engorgement quand on n'a pas bu. Cet engorgement est ainsi une métaphore de la corruption. Cette métaphore dévoile aussi une métonymie du tout pour la partie.

Dans le contexte scolaire de Goma, nous entendons les élèves dire *Et Dieu créa le voisin*. Cet énoncé est souvent prononcé lors des évaluations. Un élève ou un étudiant qui est en pleine évaluation, appelle son voisin en vue de solliciter une aide et ainsi tricher. Pour les élèves, le *bon voisinage* signifie, métaphoriquement, la collaboration ou la tricherie. Quant au *voisin mabé* (du lingala, mauvais), il signifie tout élève qui ne veut pas tricher ou collaborer. Pour se moquer des élèves intègres, ceux qui trichaient à l'école et qui continuent à tricher pour réussir dans la vie, font distiller des énoncés moqueurs comme : *Que sont devenus ces génies qui cachaient les réponses aux autres ?* Cet énoncé, tiré de facebook, traduit bien une crise morale. Pour banaliser l'effort scolaire comme gage de réussite et, ainsi encourager la corruption et la réussite facile dans la vie pratique, certains jeunes, reprennent le musicien populaire, feu Papa Wemba Shungu, en ces termes : *tchike ézà rien = l'école n'est rien/ Chance éyàkà lokolà pàmbà = la chance vient dans la blague ou le hasard peut sourire à n'importe qui*. Loin d'être le cas général, dans une certaine mesure, *la débrouillardise* et *l'article 15*, associés au sens du mot *la chance*, voilent, de façon métaphorique et euphémique, une réussite entachée d'irrégularités comme la corruption et la tricherie.

Les énoncés *Ezali eloko ya Létà. Ya moto te* soulignent comment, dans l'imaginaire, *le bien public ou de l'État n'a pas d'importance*. Ainsi, tout le monde peut y toucher sans être inquiété. Un tel discours est de nature à inciter tout le monde

à pratiquer la corruption. Et quand quelqu'un veut endiguer le mal, des propos intimidateurs fusent de partout : *Est-ce toi qui va changer le système ? / Sala keba (Fais attention). Tu mourras pauvre / As-tu même un chantier ?* En clair, des propos pareils étalent le degré de l'institutionnalisation de la corruption dans le système. Dans ce corpus ci-haut figure un autre énoncé qui incite au vol : *Yiba na mayélé*. Implicitement, ce discours suppose que le vol est autorisé. Mais, cette *intelligence* ne respecte pas les normes éthiques : c'est de la malignité ou le dol. Justement, nous constatons que ce sont les *élites*, du reste corrompues, qui perpétuent ce système parce qu'elles sont des *bato ya mayélé*, des gens malins. Ce n'est pas forcément l'école qui a échoué. Ce sont des mesures de coercition qui manquent.

Kuloanisha ndevu / kukata mudomo sont des énoncés qui détournent le sens comme les ceux évoqués précédemment. La corruption, c'est quand l'on cède pour le simple fait d'avoir reçu une bière, acte métaphorisé par *kuloanisha ndevu*. Il en est de même pour l'énoncé *kukata mudomo* pour souligner les méfaits de la corruption sur la liberté d'expression. Par synecdoque de la partie, *mudomo* signifie la grande gueule. Ainsi, par exemple, quand on est syndicaliste ou activiste défenseur des droits de l'homme ou encore activiste des mouvements citoyens, on est expert en donnant des leçons. Le paradoxe est que, quand l'ancien pourfendeur des abus est dans le sérail du pouvoir, il change de discours, cesse de dénoncer, se compromet aussi et réprime véhément les anciens camarades de lutte. Lui aussi est dans le système de corruption. Le bas peuple dit clairement que l'intéressé a été muselé : *balimukata mudomo : il ne peut plus parler*. Rares sont les *élites*, anciens dénonciateurs de la corruption, qui, une fois au pouvoir ou à la « mangeoire », résistent à l'appât du gain facile ou de la corruption. Certains de ces *intellectuels* disent haut que *l'honneur ne se mange pas*. *Kupiga mupanga* est un énoncé qui exprime le détournement qu'on exécute avec violence et sans pitié ni état d'âme. En effet, ce terme se dit des actes posés lorsque des fonds sont partagés entre copains en guise de détournement et dans une opacité totale.

Le discours drôle comme : *Elle a réussi grâce aux points sexuellement transmissibles*, est couramment disséminé dans les milieux scolaires et académiques de Goma. En effet, cet énoncé évoque les actes de corruption avérée où une jeune fille faible passe facilement de classe à la suite d'actes sexuels louches avec son enseignant. Cet énoncé est une transformation des sigles IST ou MST (Infections/ Maladies sexuellement transmissibles).

Quant à l'énoncé *l'argent appelle l'argent*, le sens de cet adage est détourné dans le contexte congolais. De toute façon, cet adage est utilisé pour des agents de l'État dont le salaire tarde à venir ou il est bloqué suite à un système informatique

ou administratif lourd à cause de la corruption. Les agents doivent donc réunir une autre somme qui ira à la quête de l'autre argent. Il est à constater des faits de corruption : avant que l'agent ne perçoive son argent, il doit donner en gage son salaire de trois ou six mois en forme *d'opération retour*.

L'adage *la chèvre broute là où elle est attachée* veut dire qu'on doit jouir des « avantages liés au poste » sans tergiverser ni aller loin. L'on sent, dans l'usage détourné de cet adage, une incitation au détournement des fonds et deniers publics. Cet adage est souvent entendu quand on pose des questions à un agent de l'État qui s'estime être en droit de subtiliser les fonds publics au-delà du budget. Ceci justifie l'énoncé injonctif : *il faut rester là où il y a de l'argent* que l'on entend pour souligner que l'appât du gain facile est l'une des causes de la corruption de l'esprit. Une fois encore, les énoncés en français désignent la corruption par détournement sémantique. Les énoncés issus des langues africaines sont des congolismes.

3.3. Le langage non verbal

Les codes du langage non verbaux ont été aussi considérés, car, eux aussi contribuent à diversifier les pratiques langagières sur le concept-cible. À cet effet, Boyer (1996 : 7) estime que la sociolinguistique

embrasse, à travers ses diverses tendances, l'ensemble des composantes de l'activité de la parole : non seulement la-les langues et la société, mais également le ou les discours, le ou les textes, le sujet et la communication, sans oublier les attitudes et les images, ce qu'on appelle les représentations psycho-sociolangagières qui pèsent sur les pratiques de langage et conditionnent leur manifestation.

Suite à cette évidence, nous estimons que les codes suivants méritent une attention particulière :

N°	Langage non verbal
1.	Clin d'œil.
2.	Saluer un policier de circulation routière + Dessin.
3.	Les index des doigts sur la tête.
4.	Un dessin, puissant=blanc, faible = noir.
5.	Frotter les doigts tout en disant : « Il faut voir ».

Tableau 3 : Les codes non verbaux

Dans cet échantillon, nous avons des actes de langage non verbaux ou paraverbaux ou encore paralinguistiques, s'il faut rester dans la taxinomie de Sapir. Ces actes de langage gestuel sont attestés pour exprimer la corruption. Le clin d'œil est un langage non verbal dont le producteur est un potentiel corrupteur qui voudrait appeler l'agent de l'État en aparté en vue de lui donner un pourboire. Il s'agit non seulement d'une métaphore, mais aussi d'un euphémisme.

La deuxième entrée est issue d'un dessin posté sur les réseaux sociaux. Sur le plan plastique, on voit un chauffeur assis dans une voiture. Il lève la main gauche sur la vitrine de sa portière. Un homme habillé en tenue de police routière tient la main du chauffeur. Tous deux arborent un large sourire. Sur le plan sémantique, lorsqu'on voit un chauffeur en train de saluer le policier de circulation routière, et que ce dernier sourit, il faut se rendre à l'évidence que le chauffeur a donné *un rapport*, un euphémisme pour désigner la corruption. Par ce geste, ce chauffeur se tire d'embarras, même s'il n'a pas de documents en ordre ou a commis une bavure. Même, des chauffards sont vite libérés s'ils ont posé le simple geste de *la salutation*. À la vue de ce dessin sur les réseaux sociaux, certains commentateurs ont relevé des propos suivants de façon euphémique ou directe : *courtoisie routière/ bonjour chauffeur/ massage/ passation ya mbongo/ main / feza tayari/ corruption. com/ ézali ndé rapport ya makasi*. Les commentaires reprennent certains lexèmes déjà évoqués. Ces commentaires viennent d'autres contrées du pays. Ainsi, le concept *main* est une métaphore pour souligner cette emprise que subit le policier de circulation routière. Dès que ce dernier a reçu la corruption, il est vulnérable moralement et dans la personnalité, un peu comme le stipule un adage : *la main qui donne vous domine*. *Feza tayari* est un syntagme issu du kiswahili et se traduit par *l'argent est prêt*. En effet, ici, le commentateur souligne le fait que, *l'argent corrompt l'esprit de façon générale*. La numérisation de la corruption par *.com* souligne déjà l'institutionnalisation de l'acte et l'ancrage de la pratique dans les systèmes. L'attitude des deux personnages, c'est-à-dire, le policier et le chauffeur étonne un commentateur dans son propos : « *ézali ndé rapport ya makasi* ». Cet énoncé, issu du lingala, se traduit par *il s'agit d'un rapport excellent*.

Les deux doigts sur la tête est un code pour signifier deux vaches. Il s'agit d'un acte de langage et un signe culturel évoqué par un commentateur sur WhatsApp. Selon ce dernier, *quand le corrompu, principalement le juge, veut libérer le prévenu ou l'homme en infraction, il peut montrer les index des doigts sur la tête pour signifier qu'il a besoin de deux ou trois vaches*. Il arrive, renchérit le commentateur, *que ces gestes soient posés par les avocats en pleine plaidoirie en vue de coder le juge qui, au lieu de dire le droit, cède en faveur du coupable*. Ainsi, les codes kinésiques détournés accompagnent un procès actualisé en français.

S'agissant du deuxième dessin envoyé grâce aux réseaux sociaux, la corruption y est présentée et dénoncée de la manière suivante. Sur le plan plastique, c'est-à-dire descriptif ou dénotatif, l'image est une planche de bande dessinée avec deux personnages et une bulle. Le premier personnage habillé en robe bleue, est assis devant une table. Celle-ci porte les marques d'une balance, signe de la justice ou du pouvoir judiciaire. Ce personnage, dont la tête est penchée sur la table, le visage renfrogné, tient un marteau dans sa main droite levée. Dans la bulle contenant les paroles, il est transcrit les paroles suivantes : *Je déclare l'accusé non coupable*. La main gauche est penchée derrière. Elle reçoit de la main d'un autre personnage invisible, une liasse d'argent. En encart, il y a un autre énoncé qui est transcrit en ces termes : *La justice en RDC*. Sur le plan connotatif, cette image est une représentation allégorique de la corruption instrumentalisée par le système judiciaire que représente l'homme assis, visiblement, un juge. Sur le plan sémiotique, l'invisibilité de la personne, qui donne l'argent au juge, souligne l'ombre du mal et les situations obscures, opaques dans lesquelles la corruption est entretenue. Le contraste est visible, car les paroles en bulles s'opposent aux actes posés. Le même contraste se lit sémiotiquement dans la position opposée du juge ici en caricature : dire la vérité contraste avec la corruption qu'on reçoit en coulisse. De même, la tête du juge penchée sur la table avec un visage renfrogné exprime la honte du juge en question. Le deuxième énoncé, en encart, traduit bien un parallélisme qui évoque l'injustice sociale : « puissant = blanc // faible = noir ». Par ailleurs, ces énoncés rappellent bien la conclusion de la fable de Jean de la Fontaine, « Les Animaux malades de la Peste » : *Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir*. Les mêmes gestes à codes de corruption sont évoqués dans la dernière entrée. L'énoncé *il faut voir*, accompagné des gestes de *frotter les doigts*, est un acte langagier codé, euphémique qui incite l'allocutaire à une action précise, ici, donner l'argent.

Conclusion

Cette étude contribue à mettre en exergue l'instrumentalisation du discours voilé, codé pour désigner la corruption. Le plurilinguisme, le contact des langues, les lexèmes précis, les énoncés et les codes non verbaux prouvent la vitalité de la variété sémantique à travers un seul mot, ici la corruption. Les tropes comme la métaphore, la métonymie ainsi que l'euphémisme sont les plus utilisés. De même, des gestes particuliers sont mobilisés pour voiler ou encoder la désignation de la corruption ou la tricherie. Il est clair que les sens premiers des mots sont dénaturés et débouchent sur des codes variés. De façon concomitante, la métaphore et l'euphémisme fonctionnent pour bien désigner la corruption. La métaphore, en effet, joue sur le changement de code voilé et l'euphémisme embellit le forfait. Dans l'entendement de Kibanda (2015), la pratique de la corruption est monstre au vu de l'ampleur du mal et des dégâts qu'elle entraîne. Nous constatons que les

détournements sémantiques sont aussi monstres pour un non congolais, car, ces codes relèvent des déviations stylistiques, marques de l'anormal pour nommer la pratique de la corruption.

Ceux qui popularisent ces concepts, énoncés et codes ont déjà acquis ces sociolectes à la suite des pratiques auxquelles ils sont confrontés dans la vie courante. Loin d'être le propre de tous les Congolais, la corruption, pour le citoyen ordinaire croit qu'il est obligé de corrompre ou de recevoir la corruption vu que cette dernière est quasiment institutionnalisée. Partant du principe du droit romano-germanique qui stipule que *fraus omnia corrumpit* (la fraude corrompt tout), nous constatons que, dans le discours de Goma, le langage subit aussi une « corruption » matérialisée par des détournements sémantiques et l'alternance codique. Mais ces dernières réalités contribuent à la diversification sémantique du français en particulier et du discours ou du langage, en général. Ces langages désignant la corruption sont de diverses modalités : des lexèmes, des énoncés et des gestes. Nous n'avons retenu que quelques éléments épars recueillis dans la ville de Goma. Une étude d'envergure serait la bienvenue. Elle s'étendrait sur toute la RDC en cernant les codes particuliers du langage lié à la corruption.

Bibliographie

- Benveniste, É. 1974. *Problèmes de linguistique générale*. Paris : Gallimard.
- Boyer, H. 1996. *Éléments de sociolinguistique : Langue, communication et société*. Paris : Dunod.
- Calvet, J.-L. 2016. *La sociolinguistique*. Paris : PUF.
- Césaire, A. 1966 [2009]. *Une Saison au Congo*. Paris : Points.
- Djunga-Simba, K. 2002. *La chèvre, la corde et l'herbe. Genèse d'une passion d'écriture*. Paris : L'Harmattan.
- Kibanda, M. 2005. *Le monstre appelé corruption*. Kinshasa : Institut des stratégies pour le développement.
- Labov, W. 1976. *Sociolinguistique*. Paris : Minuit.
- Fromilhague, C. 2014. *Les figures de style*. Paris : Armand Colin.
- Neveu, P. 2004. *Dictionnaire des sciences du langage*. Paris : Armand Colin.
- Polguère, A. 2016. *La lexicologie sémantique et lexicale. Notions fondamentales*. Montréal : Presses Universitaires de Montréal.
- Ricalens-Pourchot, N. 2005. *Dictionnaire des figures de style*. Paris: Armand Colin.
- Tedika, K. O. 2012. *Corruption en République démocratique du Congo. Nature et conséquence*. Sarrebruck : Éditions universitaires européennes.
- Global Witness. 2013. *Les forêts de la RDC victimes d'une grande braderie : Évasion fiscale, arrangements illégaux*. Rapport.

Note

1. Tel est le cas de la LICOCO (La Ligue congolaise de lutte contre la corruption).